

Quelques réalisations :

La Nouvelle d'Elisa

Destins croisés

Lorsqu'il venait de Saumur, il arrivait Levée Jeanne de Laval à Saint Mathurin sur Loire où résidaient 2500 habitants. De part et d'autre de la route en béton il pouvait observer des commerces ; à gauche, un bar tabac, une boucherie, un salon de coiffure, un fleuriste, un salon d'esthétique et des logements au-dessus de chaque commerce. Puis à droite, la place de l'église décorée à chaque grand évènement par les employés communaux, et une boulangerie où les pâtisseries faisaient le bonheur des plus gourmands. Au bout de la levée en direction d'Angers, et à droite de la route se trouvait la mairie de Saint Mathurin située en face du restaurant « Reflets de Loire » avec vue sur la Loire, ce fleuve dangereux au courant fort, aux tourbillons impressionnants et à la baignade interdite.

C'était l'automne, les feuilles des arbres étaient enflammées et tombaient une à une, recouvrant le sol de graviers humides au pied de la mairie de Saint Mathurin sur Loire. Cette mairie datait du 19ème siècle mais avait été rénovée il y a moins de 40 ans et ses pierres de tuffeau blanchies. Elle comportait un rez-de-chaussée, avec deux fenêtres et une porte vitrée bleue marine. Au-dessus de celle-ci, six lettres en métal bleu formaient le mot « MAIRIE ». Un drapeau tricolore flottait au centre de la façade du bâtiment. Au premier étage, il y avait trois fenêtres avec un balcon chacune. Au-dessus des fenêtres, il y avait des têtes d'animaux gravées dans la pierre. Des colonnes étaient taillées de chaque cotés des fenêtres. Il y avait également un dernier étage sous la toiture en ardoise, avec deux grandes fenêtres alignées à celles du dessous. Entre celles-ci une plus petite ronde où la lumière passait à peine. Pour rentrer dans ce bâtiment, deux escaliers en tuffeau se rejoignaient devant la porte d'entrée. Un grand portail en métal de quatre mètres de hauteur, d'un vert sombre délavé séparait la mairie de la route. Un portillon taillé dans l'immense portail permettait seulement aux piétons d'accéder à la cour de la mairie. Une cabine téléphonique hors d'usage et repeinte en blanc, tellement sa couleur d'origine avait perdue de sa vivacité, était installée depuis un moment déjà en face du lieu de travail des employés de mairie.

Jean Louis Lambert était un ancien employé de la mairie de Saint Mathurin sur Loire. Pendant près de 20 ans, il avait vécu dans une petite maison de campagne de ce village. Quelques années après le divorce de ses parents, son père ayant disparu à l'étranger et sa mère étant resté seule dans la maison à l'étouffer d'affection, une envie soudaine lui prit : partir et devenir indépendant. Il loua, moyennant 250 euros par mois, un petit appartement dont le balcon donnait vue sur la Loire. Il trouva dans le même temps un travail en tant qu'employé de commune qui lui plut immédiatement.

Il se levait dès l'aube, pour ne pas manquer le lever du soleil sur le fleuve, et travaillait jusqu'au soir sans interruption ; puis, le match de tennis étant fini, la télévision éteinte et la porte bien close, il s'endormait sur le canapé, enfouit sous des couvertures aussi douces et chaudes les unes que les autres. Un matin du mois de Juin (il avait alors 30 ans), il rencontra la femme de sa vie avec qui ce fut le coup de foudre. Ils se marièrent 1an plus tard, après avoir emménagés ensemble dans la maison d'enfance de Jean Louis ; alors que sa mère venait de quitter ce monde après des mois à se battre contre le cancer.

Jean Louis Lambert avait maintenant 50 ans mais il en faisait 10 de moins. Il vivait toujours avec la même femme depuis 20 ans et avait deux adorables bambins ; une fille appelée Lisa de 15 ans déjà et un petit garçon prénommé Tom qui lui avait 12 ans. Ce père de famille était un homme svelte et de taille moyenne, c'était un grand sportif : il adorait courir, faire du vélo et jouait au tennis tous les week-ends avec son fils. Il avait les cheveux courts grisonnants tels les cendres d'un bûcher. Ces yeux étaient bleus ciel parsemés de nuages gris. C'était un homme d'une immense générosité, lorsque ses amis lui demandaient de l'aide pour bricoler ou pour toute autre activité, il les aidait sans la

moindre hésitation. Il avait un talent pour le bricolage, si bien qu'en tant qu'employé de commune c'est lui qui réparait la moindre petite chose cassée ou abimée. Il s'appelait Jean-Louis Lambert, il avait fait un semi-marathon l'année passée et était employé de commune depuis 30 ans.

Dans un village voisin de St Mathurin habitait Pierre Moreau. Il était chauffeur de bus d'une compagnie angevine, celui-ci faisait ce métier depuis 27 ans. De grande taille, peu musclé, il avait les cheveux ras et portait une fine moustache au-dessus de sa lèvre supérieure. Sa peau était légèrement bronzée et la couleur de ses cheveux, noirs à l'origine, virait maintenant au gris. Il avait aux environs de 45 ans, ses épaules étaient un peu voutées. Il semblait maître de son bus lorsqu'il tournait le volant d'une main experte. Il s'adressait à eux, ses passagers, d'une voix peu audible mais qui inspirait le respect. Cependant, lorsqu'il élevait la voix, il perdait sa crédibilité : il était maladroit face à tous ses adolescents en pleine crise existentielle qui montaient à bord de son bus et en devenait presque agressif. Il se tournait alors vers la route et se murait dans un silence froid. Ses yeux étaient noirs et encadrés par de longs cils fins, il aimait les cacher derrière de grosses lunettes d'aviateur démodées. Il avait de grandes mains imposantes qui saisissaient le volant avec force et expertise.

Son bus avait 4 roues : de gros pneus noirs de part et d'autre du véhicule. Sa carrosserie était aux couleurs de la compagnie, mais elles avaient perdu leur vivacité : un violet fade, un vert presque jaune et un blanc devenu gris ; à l'avant sur les côtés était imprimé le nom de la compagnie ; Anjou bus. Les rétroviseurs latéraux donnaient une allure de fourmi à l'autocar. Les fenêtres sales, couvertes de traces de doigts et de graisse, étaient légèrement teintées pour protéger les voyageurs du soleil. Il y avait à bord 60 sièges plus ou moins confortables, au tissu élimé et usé jusqu'à la corde.

Le Jeudi 13 octobre, alors que Jean Louis Lambert ramassait sur la route rue Jeanne de Laval à Saint Mathurin Sur Loire les dernières feuilles tombées des arbres, un bus scolaire, ayant déposé tous les enfants à leur arrêt, arriva à toute vitesse n'arrivant pas à freiner et percuta le pauvre homme de plein fouet. Celui-ci ne l'ayant pas entendu arriver à cause de son souffleur de feuilles fut propulsé 50 mètres plus loin devant la maison du maire du village. Le chauffeur de bus appela immédiatement une ambulance et quelques minutes plus tard Jean Louis Lambert fut emmené aux urgences de l'hôpital d'Angers. Le plus ancien des employés de commune eu beaucoup de chance car il était hospitalisé avec de multiples fractures aux jambes mais en vie.

Depuis cet accident du jeudi 13 octobre rue Jeanne de Laval à Saint Mathurin sur Loire, Pierre Moreau attend son procès et les conclusions de l'enquête de gendarmerie.

La Nouvelle de Laura

Un doux automne régnait sur le village de Saint-Mathurin-Sur-Loire en ce début de mois d'octobre 2015. Saint-Mathurin était un petit village au bord d'un grand fleuve appelé la Loire. Une gare SNCF desservie par les TER Pays de la Loire se trouvait au cœur du village. Cette gare était un forum de lycéens et d'étudiants car les écoles et lycées se trouvaient à 15 min en train d'Angers la ville étudiante la plus proche. Des bus amenaient à certains lycée aussi. Le clocher de l'église dominait ce petit village où tout le monde se connaissait et s'appréciait à part bien-sûr les fameux râleurs des villages. Il y avait qu'une seule boulangerie pour tout le village. Mme Evrette en était la patronne depuis quinze ans et comptait bien y rester une quinzaine d'années de plus. Cette boulangerie était dans la famille Evrette depuis longtemps. Comme tous les matins un jeune garçon de 15 ans venait dès l'ouverture de la boulangerie acheter deux baguettes et ça depuis qu'il était petit . Ce jeune garçon était le fils de Mr et Mme LAMBERT, il s'appelait Théo.

Mme LAMBERT travaillait à la poste du village. Elle aimait son fils de tous son cœur. Mr LAMBERT était un homme de 50 ans qui ne faisait pas son âge. Svelte et de taille moyenne, c'était un grand sportif : il adorait

courir, faire du vélo et jouait au tennis avec son fils. Il avait les cheveux courts grisonnants tels les cendres d'un bûcher. Ces yeux étaient bleus ciel parsemés de nuages gris. C'était un homme d'une immense générosité, lorsque ses amis lui demandaient de l'aide pour bricoler ou pour toute autre activité, il les aidait sans la moindre hésitation. Il avait un talent pour le bricolage, il réparait la moindre petite chose cassée ou abîmée et sans difficulté ce qui arrangeait Mme LAMBERT, car toute petite chose cassée dans la maison était réparée le lendemain. Il s'appelait Jean Louis, il avait fait un semi-marathon l'année passée et était employé de commune depuis 30 ans.

Pour Jean-Louis le rôle de père était la chose essentielle dans sa vie car à l'âge de 5ans, son père l'avait abandonné dans la rue un soir où il avait encore trop bu. Son père avait commencé à rentrer ivre le soir, à la mort de sa mère. Il avait perdu sa mère à l'âge de 4ans, un cancer du foie l'avait emporté. Son père avait déjà essayé de le laisser dans la rue à mainte reprise mais à chaque fois Jean-Louis retrouvait la route pour rentrer chez lui. Mais cette fois, il ne put se retrouver. Strasbourg était une grande ville ! Il arpenta rue sur rue, il avait l'impression de parcourir les ténèbres. Soudain il entendit un bruit, ce fut le bruit de trop ! Il se mit à pleurer, il ne s'arrêtait plus. Un homme d'une trentaine d'années l'entendis au loin et alla à sa rencontre. Il demanda ce qui se passait et Jean-Louis lui expliqua tout. Il parlèrent pendant une heure puis l'homme qui s'appelait Paul le ramena chez lui.

Paul fut le second père de Jean-Louis, il lui apporta toute l'affection et l'éducation que un père pouvait donner à son fils. Théo, le fils de Jean-louis considérait aujourd'hui Paul comme son seul et unique grand-père.

Après un bon petit déjeuner en famille Mme LAMBERT partait travailler et Jean-louis accompagnait Théo à l'arrêt de bus qui était à 20min de leur maison. Après avoir déposé son fils, Jean-louis partait vers la mairie. Sur son chemin il saluait Martine une bonne amie, qui était la directrice de l'école primaire de son fils et, Eric le père du meilleur ami de Théo. Puis allait se garer au parking de la mairie de Saint-Mathurin. Ensuite, il se dirigeait au vestiaire et revêtait sa tenue de travail, une combinaison verte pomme avec des bandeaux rétro-réfléchissants en bas des jambes et en haut du dos.

Comme tous les vendredi Jean-Louis balayait la cour humide de la mairie de Saint Mathurin sur Loire envahie par des feuilles mortes qui tombaient une à une des arbres embrasés. Elle n'était pas toute jeune cette marie, elle datait du XIX^{ème} siècle. Elle avait été rénovée il y a moins de quarante ans tout comme ses pierres de tuffeau blanchies. Ces pierres étaient désormais aussi blanche que des robes blanches sales que les mères mettent à la machine à laver et qui ressorte blanche comme de la neige. Deux bras d'escaliers munit de rambardes qui rappelaient bien le XIX^{ème} siècle nous emmenaient à son rez-de-chaussée, et à une porte vitrée bleue marine. C'était une porte qui nous menait au chaud en ce temps d'automne doux mais froid, et au cœur du bâtiment administratif de la ville. Au dessus de celle-ci, six lettres en métal d'un bleu qui rappelait la couleur de l'ardoise formaient le mot «MAIRIE». Un drapeau tricolore flottait au centre de cette façade, le drapeau de la France. Au premier étage, il y avait trois fenêtres chacune d'elle bénéficiait d'un balcon pour veiller sur la ville. Au dessus de ces fenêtres, des têtes d'animaux gravées dans la pierre regardaient au loin. Le dernier étage portait la toiture, vêtue d'ardoise. Deux fenêtres arrondies en haut étaient alignées à celles du dessous et séparées par un hublot où la lumière passait à peine. De cette fenêtre on pouvait juste voir la route qui passait devant la Mairie, rue Jeanne de Laval.

Quotidiennement un bus qui était conduit par Pierre MOREAU passait dans cette rue au alentours de 16h30 en direction des différents lycée pour chercher les lycéens et les ramenés chez eux. Les couleurs de la carrosserie du bus avaient perdu leur vivacité. A l'avant et sur les côtés étaient imprimé le nom de la compagnie : Anjou bus. Les rétroviseurs latéraux donnaient une allure de fourmi à l'autocar. Les fenêtres sales, couvertes de traces de doigts et de graisse, étaient légèrement teintées pour protéger les voyageurs du soleil. Il y avait à bord 60 sièges plus ou moins confortables, au tissu élimé et usé jusqu'à la corde par le nombre de lycéens qui matin et soir du lundi au vendredi s'y asseyaient. Pierre MOREAU chauffeur de ce bus depuis 27ans semblait maître de son bus lorsqu'il tournait le volant d'une main experte. Il s'adressait aux lycéens, d'une voix peu audible mais qui inspirait le respect. Cependant, lorsqu'il élevait la voix, il perdait sa crédibilité. Il était maladroit face à tous ces adolescents en pleine crise existentielle qui montaient à bord de son bus et en devenait presque agressif. Il se tournait alors vers la route et se murait dans un silence froid. De grande taille, peu musclé, il avait les cheveux ras et portait une fine moustache au-dessus de sa lèvre supérieure. Sa peau était légèrement bronzée et la couleur de ses cheveux, noirs à l'origine, virait maintenant au gris. Il avait dans les 45 ans et ses épaules étaient un peu voûtées.

Ce jeudi 13 octobre Pierre Moreau qui avait appris la mort de sa femme 1h avant de partir à son travail, s'était mis à boire encore et encore... Il prit tout de même le volant et s'engagea rue Jeanne de Laval. Un chat

traversa la route, et lui voulant l'éviter mais ayant trop bu, roula sur le trottoir devant la mairie. Le dernier endroit plein de feuilles mortes à ramasser pour Jean-Louis avant de partir en week-end ! Jean-Louis prit le car de plein fouet.

Depuis ce jour il repose en paix les deux jambes dans le plâtre auprès de sa cheminée. Et oui, ce grand sportif va devoir être assis dans son fauteuil chez lui pour au moins 3 mois. Pierre est pour l'instant en garde vue et attend sa sentence. Une chose est sûre il ne boira plus. Il avait failli tuer quelqu'un le même jour de la mort de sa femme, le traumatisme restera profond.

La Nouvelle de Léo

Monsieur Charles était un homme que j'apercevais tous les jours ou presque, puisque c'était le jardinier du lycée Chevrolier dans lequel j'étudiais.

C'était un homme de taille moyenne, d'une corpulence assez forte et dont le dos était légèrement courbé vers l'avant, ce qui montrait qu'il avait beaucoup travaillé et qu'il était robuste malgré son âge qui devait être proche d'une soixantaine d'année. Il avait les cheveux grisonnants, et son visage était celui d'un homme qui ne prenait pas soin de son apparence et qui avait l'air fatigué par la vie. Malgré cette vieillesse qui approchait et cette fatigue, il travaillait toujours pour avoir un minimum d'argent tous les mois pour pouvoir vivre correctement. Son teint était terne et pâle, il avait aussi les yeux d'un noir extrême. Il devait avoir un caractère assez fort et devait être assez courageux pour travailler encore à cet âge, mais devait être assez triste de vivre ainsi car il aurait préféré avoir une retraite et pouvoir profiter des derniers moments de sa vie.

Lorsqu'il travaillait, il était vêtu d'une combinaison de jardinier verte qui se confondait très facilement avec la végétation, il en devenait presque invisible. Ses mains étaient très abîmées : des mains de travailleurs.

Monsieur Charles avait eu une enfance classique, il était né dans une famille modeste, son père était facteur et sa mère couturière. Il avait eu une éducation stricte et avait étudié jusqu'à ses seize ans dans une école privée et après cela, il commença à travailler. Il débuta tout d'abord comme jardinier pour les particuliers, puis entra dans une entreprise de paysagistes où il y travailla pendant plus de trente cinq ans et enfin, il fut embauché par le lycée Chevrolier pour y effectuer de la maintenance extérieur.

Au lycée, personne que ce soient les élèves ou les professeurs, ne se préoccupait de lui. C'était un homme comme tous les autres qui vivait une vie normale.

Il était marié à sa femme qui était décédée depuis maintenant trois ans d'un cancer des poumons. Ensemble, ils avaient eu trois enfants dont deux jumeaux. L'aîné des enfants devait avoir aujourd'hui trente ans, il avait coupé tout contact avec sa famille car il avait des rapports compliqués avec elle. Les jumeaux étaient mariés. L'un avait eu des enfants avec son épouse et était pompier dans une caserne près de Montpellier. L'autre était garagiste sur Angers et vivait avec sa femme dans un petit appartement.

La vie de monsieur Charles était très répétitive, et devait être à la longue ennuyeuse. Il se levait tous les matins à la même heure pour aller travailler. Tous les jours il devait tondre la pelouse, ramasser les feuilles mortes et tailler les buissons du lycée. Quand sa journée de travail était finie, il prenait le tramway pour rentrer chez lui, et s'installait devant la télévision où il passait sa soirée avant d'aller se coucher. C'était le même rituel tous les jours.

Le weekend, il passait la plupart de son temps devant la télévision, parfois il voyait ses enfants, et tous les dimanches matins, allait prendre un café au bar du coin de la rue.

Son lieu de travail, la cour du lycée Chevrolier, était composé de deux parties. Il y avait une zone goudronnée dans laquelle il n'allait presque jamais, sauf pour tailler les buissons qui poussaient dans des gros bacs. Dans la deuxième zone, l'endroit où il allait régulièrement, se trouvait des

bancs, des lampadaires ainsi que des poubelles. Sur ce grand espace de verdure, poussaient deux grands sapins. Ce lieu changeait totalement d'apparence en fonction des saisons.

Un jour, monsieur Charles qui pensait passer une journée comme toutes les autres, arriva au lycée et monsieur le proviseur en personne lui demanda de tailler les branches d'un des grands sapins. Celles-ci devenaient trop envahissantes et allaient presque toucher un des bâtiment. Monsieur Charles était assez content de cette tâche, car elle changeait de toutes celles qu'il avait l'habitude d'accomplir. Il commença tout d'abord par aller chercher la tronçonneuse qui se trouvait dans le garage du lycée. Au moment d'installer l'échelle contre l'arbre, il se mit à pleuvoir mais monsieur Charles qui ne voulait pas perdre de temps, n'en tenu compte. Il grimpa en haut de l'échelle, démarra la tronçonneuse du premier coup et commença à couper les branches du sapin ce qui fit un bruit assourdissant. Au bout d'une dizaine de minutes, il fallait remettre de l'essence dans la tronçonneuse. En voulant descendre de l'échelle, monsieur Charles glissa et tomba dix mètres plus bas. Heureusement, il se releva sans aucune blessure malgré cette chute, mais resta tout de même traumatisé de cet accident. Le soir, il rentra chez lui et pensa qu'il était peut-être temps d'arrêter sa profession.

Monsieur Charles finit son année de travail au lycée, puis il prit sa retraite à l'âge de soixante et un an. Il passa les dernières années de sa vie à profiter des ses petits enfants et reprit contact peu à peu avec son fils aîné.

Il mourut de vieillesse à soixante treize ans.

La Nouvelle de Maxence

Pierre Dumas, était un simple postier, banal, que l'on pourrait voir dans la vie de tous les jours. Il avait une cinquantaine d'années.

A cause du tabac et de l'alcool, sa peau était toute creusée, son visage était tout ridé. Il fumait deux paquets de cigarettes par jours depuis trente ans ce qui l'avait fait vieillir prématurément. Il paraissait donc bien plus vieux que son age .

Il était veuf, sa femme était morte il y a quelques années dans un terrible accident de voiture et depuis ce jour là, Pierre était inconsolable de le perte de sa bien aimée.

Il n'était pas un homme de grande taille, il ne mesurait guère plus d'un mètre soixante dix, il était trapu et légèrement bossu ce qui lui causait des problèmes de dos. Ce qui était étrange chez lui, c'est qu'il avait de grandes mains avec de petits doigts boudinés. Il n'avait pas un physique de rêve, il n'était pas spécialement beau et rien de son physique ne le mettait vraiment en valeur. Ses cheveux étaient d'un noir profond, et très lisses. Il avait de grands yeux vert clair et des sourcils très épais ce qui lui donnait un regard très ténébreux. Son teint hâlé faisait d'ailleurs ressortir la couleur de ces yeux. A quelques endroits sur son visage persistaient quelques tâches rouges dues à l'alcool dont il fut dépendant durant deux années suite au décès de sa femme. Son physique était peu commun, il avait un long tronc et de petites jambes.

Comme chaque matin il taillait soigneusement sa petite moustache grise.

Il était aimable et particulièrement apprécié de tous ses collègues de travail ainsi que des habitants chez qui il déposait les courrier chaque jours du fait de sa gentillesse et de sa bienveillance.

Comme chaque matin Pierre arrivait à son travail à six heures et commençait tôt sa journée dans les rues de la ville d'Angers. Il avait ses quartiers habituels où il déposait le courrier depuis tant d'années.

Un jour il arriva devant la grande demeure de Madame Courneuve. Elle était veuve elle aussi et appréciait particulièrement la visite de son facteur. Ils parlèrent ensemble quelques minutes de tout et de rien puis Pierre dut continuer sa tournée. Une fois midi arrivé, il rentra chez lui pour déjeuner.

Il habitait un minuscule appartement en plein cœur de la ville, sous les toits, au tout dernier étage, sans ascenseur.

Après avoir mangé, il enfila sa combinaison d'homme de ménage et, en vélo, partit dans un hôtel luxueux pour se rendre à son second travail jusqu'à dix-huit heures.

Il était obligé de cumuler deux emplois pour pouvoir subvenir à ses besoins, payer ses factures, sa nourriture, mais aussi pour pouvoir nourrir la dizaine de chats qu'avait laissé sa femme lors de son décès inattendue

Le lendemain, le premier vendredi du mois, il décida d'aller rendre visite à Mm Courneuve qui l'avait invité quelques jours auparavant. Ils mangèrent ensemble et discutèrent tout l'après-midi dans le majestueux salon bourgeois de Mme Courneuve.

Désormais chaque semaine, Pierre allait déjeuner avec elle au détriment de son second emploi.

Quelques temps après, alors qu'il ouvrait sa boîte à lettre, il vit une lettre recommandée de son patron, c'était un courrier officiel l'informant de son licenciement. Mais Pierre n'en avait que faire car il, lui préférait la charmante compagnie de Mme Courneuve.

Malheureusement pour lui, faute d'argent l'eau et l'électricité lui furent coupées. Il était contraint de s'éclairer simplement à la bougie et devait même aller se laver dans la Loire qui passait non loin de chez lui.

Vivotant ainsi, cela ne l'empêchait pas de voir Mme Courneuve. Ils tombèrent éperdument amoureux l'un de l'autre quelques mois plus tard, ils se virent plus souvent jusqu'au jour où ils se marièrent. Pierre emménagea avec elle et grâce à sa fortune il arrêta de travailler pour rester au foyer avec sa nouvelle épouse.

Ils vécurent heureux une bonne vingtaine d'années jusqu'à ce que, de fait de l'âge avancé de Mme Courneuve, celle-ci tomba malade et mourut deux années plus tard.

Pierre vivait de nouveau seul, et se remit à boire pour noyer son chagrin de la perte de sa femme. Il s'isola chez lui, dans le noir de sa grande demeure à ruminer ses idées noires, s'occupait de l'entretien de sa maison qui se détériorait au fil du temps. Pour lui la solitude était devenue insupportable, jusqu'au jour où il décida de mettre fin à ses jours en sautant d'un pont.